

« Avant que partir ne devienne un voyage »

Henri Deluy, *L'heure dite*, Flammarion, 2011, 253 p.

Anne-Renée Caillé

Volume 54, Number 1 (297), Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67957ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caillé, A.-R. (2012). Review of [« Avant que partir ne devienne un voyage » / Henri Deluy, *L'heure dite*, Flammarion, 2011, 253 p.] *Liberté*, 54(1), 40–40.

« Avant que partir ne devienne un voyage »

Instantanés, amitiés littéraires, lieux foulés :
bilan d'une vie longue et remplie par un engagement
poétique et politique.

ANNE-RENÉE CAILLÉ

D EPUIS SOIXANTE ANS, l'engagement poétique d'Henri Deluy n'a ni fin ni cesse. En plus de sa propre production poétique, ses activités sont tentaculaires : conduite enthousiaste de la revue *Action Poétique* de 1955 à 2012, fréquentation du mouvement CoBrA, traduction des poètes russes ou néerlandais, des avant-gardes modernes et direction de nombreuses anthologies.

Dans son plus récent texte, le poète français se demande si *L'heure dite* peut devenir pérenne. Il se pose dans cette mobilité du « Tout qui va très vite », et ce, malgré l'imperfection du langage et du « temps [qui] s'achève ». Il traite ces deux obstacles avec détachement, tels des *topos* qui constituent un passage obligé de la poésie. Le cumul des

instants sélectionnés, des objets vus, des lieux foulés, des filiations poétiques et des langues étrangères rencontrées les contrecarre et donne au travail de Deluy ce caractère nomade qui est propre à son œuvre.

« Instantané ou fleurs de rhétorique » ?

HENRI DELUY
L'heure dite, Flammarion,
2011, 253 p.

Dans *L'heure dite*, le parti pris est sans contredit celui de l'instantané, des souvenirs qui apparaissent et des moments qui reviennent. Les fleurs de rhétorique, obsolescentes, sont

hors d'usage depuis le dix-neuvième siècle et ne correspondent plus à l'époque. La langue qui est choisie, non virtuose, peine même souvent à dire : « la pression de ce qui ne se dit pas » ; « Parler ne dit rien. » On perçoit l'épreuve de la parole à travers une poésie économe qui met de l'avant le paradoxe de l'éccité ; tandis qu'elle tente de nom-

mer précisément *un* instant ou *un* objet, l'indistinction subsiste : « Un seul petit matin / Une heure elle-même / Très courte » ; « Cette phrase que / Tu as rejetée / Près de l'objet / Lui-même trou. » Le lecteur ne voit ni ce matin-là, ni cette phrase accolée à cet objet ; alors qu'il les sait uniques aux yeux du poète, ils restent pour lui indéterminés ou approximatifs. Cette langue qui fait trou dans le réel ou « ce mot qui couvre la chose » jusqu'à la camoufler nous renvoient à la négativité langagière qui a occupé le dernier siècle et occupe

encore les poètes aujourd'hui. Deluy semble se référer au lieu commun sans autre intention que celle d'affirmer que s'il faut écrire avec des débris de langue, avec ce qui reste, le poète le fera. L'accumulation des heures nommées a priori semble tendre vers un bilan, qui s'érigerait par la succession des heures fixées, mais les effets d'accélération ou d'ellipse prouvent que ce n'est pas vraiment le cas. Ce que le dispositif indique en insistant sur une heure qui passe, c'est que malgré qu'elle soit dite, elle ne se suspendra que le temps d'être énoncée... S'il y a bilan, force est de constater qu'il se veut non chronologique, non systématique, mais surtout qu'il dépasse de loin la « petite » histoire du sujet.

Il n'est pas surprenant que *L'heure dite* laisse une place de choix à l'hommage. Chez Deluy, il y a souvent cette hybridité de la commémoration, qui ne se perd jamais dans les dédales de l'intimité et se consacre aussi à rappeler la communauté des poètes, les pairs de Deluy (par exemple, par la dédicace aux poètes et amis de longue date Liliane Giraudon et Jean-Jacques Viton), les figures poétiques et artistiques marquantes dont on se souvient peut-être insuffisamment (Hannah Höch, Danielle Collobert, Huguette Champroux ou Gérard Neveu), et même celles que l'histoire littéraire sait garder en mémoire (Apollinaire). Cet altruisme se reflète bien dans le mandat qu'avait Deluy à la barre de la revue *Action Poétique*, alors qu'il s'agissait de faire rayonner d'autres voix, autant françaises qu'étrangères, autant les connues que les inconnues. Deluy poursuit la tradition en offrant une traduction française de deux très beaux poèmes, l'un en espagnol de Juan Gelman et l'autre de la portugaise Adília Lopes, un choix humble qui atteste une fois de plus à quel point l'esprit de partage poétique est fondamental chez lui. Entre les lignes de cette adresse à Collobert : « Je te tire du silence. Je te tire de la solitude. Je te tire de la tristesse. Je t'installe dans l'écriture. Ridicule. Et pourtant. Il est deux heures trente. Je t'offre un gimlett », on ne peut que saisir la fraternité du geste et la générosité de la salutation.

De la part d'un poète de quatre-vingts ans, les deux vers de la chute finale, « dernier corps / dernière solitude », pourraient être pris pour une révérence. Bien qu'il soit vrai, comme il l'écrit encore, que « le hasard viendra la mort peut-être aussi », son implication poétique est encore trop impérieuse pour que l'heure soit au silence. D'ailleurs nous ne sommes pas surpris, au moment d'écrire ces lignes, d'apprendre que Deluy vient tout juste de publier un nouveau texte, préfacé par Christian Prigent, *Imprévisible passé*. Le temps est encore à la parole tant intime que politique. ①



Francis Desharnais
2012

Surhomme expliquant à la population que nulle part dans l'œuvre de Nietzsche il n'est question de cape et de vêtements en lycra.